

XYZ. La revue de la nouvelle

Le ver dans la pomme

Larry Tremblay



Numéro 91, automne 2007

Origine

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/3036ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Publications Gaëtan Lévesque

ISSN

0828-5608 (imprimé)

1923-0907 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Tremblay, L. (2007). Le ver dans la pomme. *XYZ. La revue de la nouvelle*, (91), 29–33.

Le ver dans la pomme

Larry Tremblay

BONJOUR, Réal. Voilà. La semaine dernière, j'étais chez Paul et Marie. Ils m'ont invité à fêter la naissance de leur premier enfant, un garçon qu'ils ont appelé Julien. Je l'ai pris dans mes bras. Impressionnant. En fait, les bébés me font un peu peur. Angèle et moi, on a envisagé d'en avoir un. Ou deux. Mais pour l'instant, on a d'autres chats à fouetter. J'écris des scénarios, tu le sais, non ? Depuis deux ans, je ne fais que ça. Je dois signer bientôt avec une maison de production. Un gros truc. Et puis Angèle est souvent en voyage. Elle était au Danemark lors de la soirée chez Paul et Marie. Actuellement, elle danse en Hollande. Je lui ai parlé, hier, au téléphone. Elle m'a questionné : alors, le petit Julien, comment le trouves-tu ? Que veux-tu répondre à ça ? Je lui ai demandé comment ça se passait en tournée. Je n'aurais pas dû. Angèle m'a écorché les oreilles avec sa Julienne. Julienne Fairmount, sa chorégraphe. Angèle est plutôt à couteaux tirés avec elle. À l'entendre, elle lui arracherait les deux yeux au petit-déjeuner. Qui ? Non, pas Julienne. Angèle. Oui. Angèle aimerait lui arracher les deux yeux. Pourquoi au petit-déjeuner ? Pourquoi pas au petit-déjeuner ? Ah ! ego, quand tu nous tiens ! Simple routine entre artistes, ce tiraillement narcissique. Je ne me gêne pas pour le répéter à Angèle. Ce que je n'ai pas manqué de faire au téléphone. Elle s'est énervée. Et moi aussi. Conséquence : je n'ai pas pu raconter à Angèle ce qui s'était passé chez Paul et Marie. Parce que durant cette soirée chez Paul et Marie, il s'est produit un événement plutôt étrange. Paul a profité de l'absence de Marie — elle allaitait dans la chambre du bébé — pour me parler de son frère Étienne. Je l'ai rencontré une fois. Lors d'une épiluchette de blé d'Inde dans les Cantons-de-l'Est. Un homme plus costaud que Paul. Bon. Il y a trois mois, Étienne reçoit à son travail un coup de téléphone d'un prêtre, l'abbé Turgeon. Étienne croit que celui-ci veut l'entretenir d'un problème relié au paiement de taxes municipales. Étienne travaille pour la Ville de Montréal, au Service des comptes. L'abbé Turgeon insiste pour qu'Étienne le rencontre chez lui. Il a

une chose importante à lui révéler. Étienne soupçonne une plaisanterie. L'abbé insiste. Finalement, le ton grave de sa voix convainc Étienne. Il se rend au rendez-vous fixé.

L'abbé Turgeon habite une grande maison du quartier Côtedes-Neiges où réside une dizaine de prêtres retraités. Étienne suit son hôte à travers un dédale de corridors où leurs pas sont avalés par un tapis épais. Ils ne rencontrent personne. Étienne s'étonne :

— Il n'y a personne ?

— Ils sont tous à la chapelle, répond l'abbé.

— Il y a une chapelle dans cette maison ?

— Oui. Une petite. Au sous-sol.

— Au sous-sol !

— Oui, au sous-sol.

L'abbé conduit Étienne à sa chambre au deuxième étage. C'est une pièce ni grande ni petite, modestement meublée, ornée d'une fenêtre donnant sur un érable gigantesque où quelques feuilles résistent à la grogne de novembre. L'abbé Turgeon flotte dans un surplus de peau, sûrement attribuable à une perte de poids rapide. « Il vient de sortir d'une maladie », se dit Étienne en l'observant. L'abbé le fait asseoir dans un fauteuil en bois sculpté en s'empressant de préciser que c'est un « souvenir de famille ». Il semble nerveux et regarde Étienne avec un regard brûlant malgré l'esquisse d'un sourire. Étienne ne sait trop comment se comporter. Le prêtre prend une longue inspiration. Étienne croit qu'il est sur le point de lui révéler la raison de cet étrange rendez-vous. Mais non. Avec une rapidité déconcertante pour son âge, il s'agenouille, courbe la tête devant Étienne. Après un moment de stupeur, Étienne se met aussi à genoux, croyant participer à un moment de recueillement dont la raison lui sera révélée sous peu. Mais voilà que l'abbé lui ordonne de se rasseoir !

Étienne, intimidé, obéit et retourne dans le fauteuil.

— Vous ne pratiquez plus, je suppose ? lui demande soudain l'abbé.

— Non, mon père.

Le « mon père » d'Étienne résonne dans la chambre comme une note discordante.

— Étienne... ah! Étienne... Étienne... veux-tu sourire pour moi?

— Sourire?

— Oui. Simplement sourire.

— Je ne comprends pas.

— Souris-moi, Étienne. Juste un petit moment.

Étienne sourit.

— C'est bien. Merci. C'est le même sourire, après tant d'années.

— Le même?

— Il y a des choses qui ne changent jamais. Parfois c'est bien, parfois c'est mal. Étienne, il n'y a pas un jour où je n'aie pensé à toi. Pas un. Tu as accompagné mes prières, mes pensées, et tant d'autres choses que j'ai toujours tenues secrètes. Je n'ai rien dit. Je n'ai rien révélé. Je n'ai jamais pu le faire, même dans la paix du confessionnal. Mais... mon cœur, à présent, est trop lourd. Je n'arrive plus à en supporter le poids dans ma poitrine. J'ai soif de légèreté, de pureté, de clarté. Je n'aime pas l'odeur que j'offre au monde. Une odeur de pourriture. Tu me saisis, Étienne?

— Je ne comprends rien à ce que vous me dites. Et j'avoue que je n'aime pas beaucoup vous voir comme ça, à genoux devant moi. C'est une farce?

— Ne complique pas les choses.

— Je m'en vais.

Eh bien, Réal, tu sais ce que le prêtre fait quand il voit Étienne s'en aller? Il se jette sur ses jambes et lui baise les pieds. Dans la confusion, Étienne lui écrase les doigts. L'abbé hurle de douleur. Étienne ne pense qu'à fuir. Il ouvre la porte, descend l'escalier. Mais quelque chose le retient. La curiosité? Il n'a pas pu l'expliquer à son frère Paul. Étienne remonte l'escalier, jette un regard par l'entrebâillement de la porte. L'abbé Turgeon pleure, face contre le plancher. Il l'aide à se relever, le fait asseoir.

— Pardon... pardon... pardon...

Il répète ce mot, secoué de hoquets. Étienne sort un kleenex de la poche de son manteau. Il l'offre au prêtre. Celui-ci essuie son visage sali de larmes. Étienne éprouve subitement du dégoût pour cet homme.

— Pardonne-moi. Dis que tu me pardonnes, une seule fois, et je pourrai mourir en paix.

Il se passe un long silence. Étienne croit qu'il est en présence d'un vieillard sénile.

— Monsieur l'abbé, si vous avez trompé la Ville de Montréal, vous n'avez pas à vous mettre dans un état pareil...

— Tromper quoi ?

— Tromper la Ville... pour une affaire de taxes municipales ?

— Non, non, Étienne. J'ai trompé Dieu. Avec toi. Oh ! Étienne, c'est si difficile de te revoir ! Tu es devenu un homme. Dans mon esprit, tu étais demeuré un enfant.

Réal, devines-tu ce que le prêtre a avoué à Étienne ? Tu le devines un peu, non ? Pas du tout ? Le prêtre a carrément dit à Étienne qu'il l'avait abusé. Plusieurs fois. Quand Étienne était enfant de chœur. Tu imagines ? C'est incroyable, non ? Mais le plus incroyable, ce n'est pas que le prêtre ait abusé Étienne quand il était enfant, non, pas du tout ! Écoute-moi : Étienne n'en a aucun souvenir. Aucun ! Il ne se souvient absolument pas d'avoir été touché ou caressé ou... tu vois ce que je veux dire ? Rien ! Il a été enfant de chœur, oui ! Il a côtoyé des prêtres, oui ! Mais pour ce qui est de cette histoire avec l'abbé Turgeon, néant ! Et il y a autre chose. L'abbé Turgeon, quand Étienne lui a fait savoir qu'il ne se souvenait de rien, eh bien, il s'est mis à hurler de désespoir. Il a crié à Étienne qu'il lui volait son pardon et que, lui, un prêtre, allait mourir dans le péché par sa faute. Il irait droit en enfer et Étienne aurait sur la conscience la souillure éternelle de son âme. Tu imagines ? Et tu sais ce qu'Étienne a fait ? Il s'est enfui sans lui pardonner parce qu'il est affirmatif : il n'a jamais été abusé par qui que ce soit et surtout pas par un prêtre ! Incroyable, hein ? Mais il y a autre chose encore. Quand Paul a terminé de me raconter l'histoire de son frère, il m'a révélé à son tour quelque chose. Et ça concerne le petit Julien.

Voilà : Paul s'est mis à chuchoter. Je crois qu'il avait peur que Marie entendît quelque chose, bien qu'elle eût fermé la porte de la chambre du bébé. Il m'a dit que Marie et lui avaient planifié un voyage en Italie. Quand Julien aura un an. Des vacances. Marie a toujours rêvé de voir Venise. Paul m'a dit ensuite que lui et Marie

avaient promis à Étienne qu'ils lui laisseraient Julien durant leur absence. Tu sais qu'il vit avec un homme ? Non ? Ce n'est pourtant pas un secret. Il paraît qu'il file le parfait amour avec un Robert, je crois. Un informaticien. Des choses qui arrivent. Mais voilà : après la confiance de son frère, Paul n'est plus certain que ce soit une bonne idée de laisser un bébé, un garçon, leur enfant, à deux... tu comprends ? Parce que, même si Étienne a affirmé à Paul qu'il n'a jamais été abusé par qui que ce soit, Paul s'interroge. Il se dit qu'il n'y a pas de fumée sans feu. Il se dit que si Étienne ne se souvient de rien, ce n'est pas une raison pour qu'il ne se soit rien passé, tu me suis ? Il se dit que si Étienne a subi ce genre de choses, c'est dans le domaine des possibilités que... enfin... qu'il puisse avoir... des désirs ou des tentations et que, si un jeune garçon — même un bébé — vit avec lui, il pourrait... tu vois, c'est un sujet très délicat. Paul m'a raconté cette histoire pour me demander mon avis. Parce qu'il n'a encore rien dit à Marie. Et tu sais quoi ? Depuis que Paul m'a mis dans le secret, eh bien, je n'arrête pas d'y penser. J'ai voulu, hier, en parler avec Angèle au téléphone. J'ai compris que ce n'était pas le bon moment. Angèle, pour avoir son attention, il faut se lever de bonne heure. Alors je suis venu chez toi parce que... parce qu'il fallait que j'en parle à quelqu'un. Mais surtout parce que... parce que j'ai un doute. Tu vois ? Un doute. J'avais deux ans quand maman s'est remariée avec toi. Et... et... comment te dire ça ? Cette histoire d'Étienne, ça m'a bouleversé parce que... parce que... je... enfin... est-ce que tu aurais, Réal, quand j'étais seul avec toi, est-ce que tu... ?